

LE CINÉMA MONIQUE ET MOI

Un film de Julie Rambaud

DOSSIER DE PRESSE

RÉSUMÉ

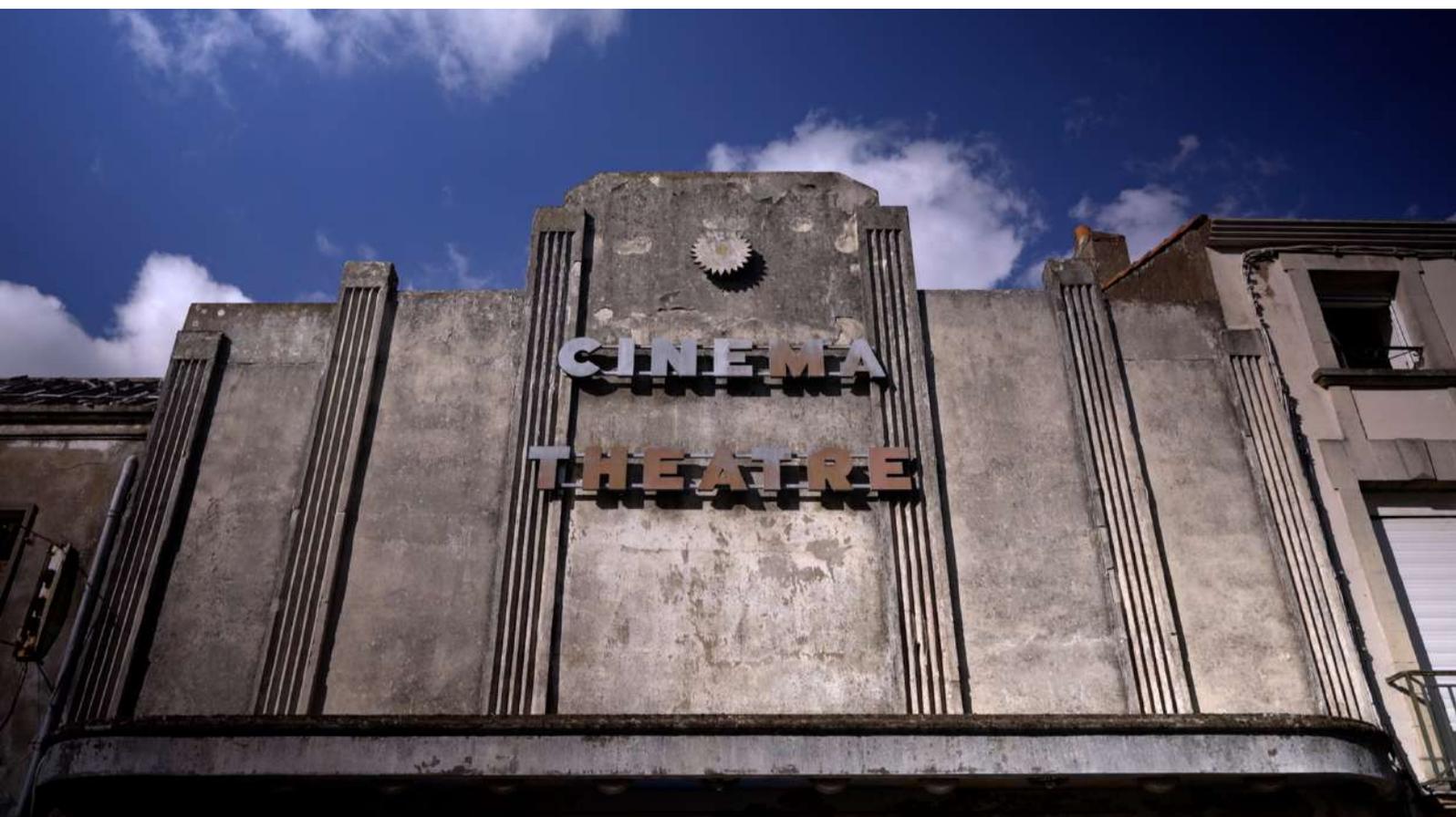
Je suis projectionniste. À l'issue d'une tournée de cinéma itinérant, je pose mes valises à Paimbœuf, une petite commune sur l'estuaire de la Loire. Quelques rues derrière chez moi, les vestiges d'un cinéma des années 30 m'intriguent. Comment a-t-on pu l'abandonner ? Que renferme la façade murée ? Je mène l'enquête. Les Paimblotins me racontent des histoires, et le vieux cinéma se remet à vibrer...

SÉLECTIONS

Estival de Premiers Plans
Les Rencontres Ad Hoc
Mois du doc Côtes d'Armor
Mois du doc Centre-Val de Loire

[Voir la bande-annonce](#)

[Télécharger les visuels](#)



INTENTIONS

Depuis sept ans, avec Yan, mon compagnon, je sillonne les campagnes dans un bus un peu magique, qui se transforme en écran de cinéma à la tombée de la nuit. Nous nous arrêtons dans des petites communes qui n'ont jamais eu les moyens de s'équiper d'une salle, ou qui l'ont vue disparaître, et nous y faisons revivre le cinéma forain. Cette vie que nous avons choisie est une nécessité pour moi. Partager des images, qu'elles soient poétiques ou qu'elles posent question, m'aide à vivre et à me positionner dans ce monde.

C'est à l'occasion de nos tournées estivales que j'ai découvert Paimbœuf, une petite commune de 3000 habitants sur l'estuaire de la Loire. Le public s'y montre particulièrement enjoué et chaleureux à chacun de nos passages. Séduits par cet accueil, autant que par les lumières du fleuve, c'est ici que nous nous installons en 2019.

Les premiers jours, en me perdant dans les venelles et les rues désertes, je me retrouve devant les vestiges de l'ancienne salle de cinéma, le Français. La façade art déco est murée. La porte de l'entrée latérale est cadenassée.

Comment en est-on arrivé là ? Comment peut-on laisser disparaître une salle de cinéma ? Entre indignation et envoutement, j'ai envie d'en savoir plus.

J'interroge le voisinage. On me raconte alors le Paimbœuf vivant des années 60, qui comptait vingt-cinq cafés, un hôpital, un tribunal, deux salles de cinéma, un ciné-club... Preuve à l'appui, un ancien cinéaste amateur ressort son projecteur pour me montrer des films d'archives qu'il a tournés à cette époque. La vie de la commune se trouve ainsi gravée sur pellicule. La vie du temps du plein emploi et des fêtes de village. Puis c'est le déclin progressif. La fermeture de l'usine pourvoyeuse de travail, à la fin des années 90, entraîne celle des commerces, des cafés, des cinémas... Destin partagé de nombreuses communes rurales aujourd'hui sinistrées.

Au fil des bobines, je guette des images du Français... Mais rien. Cette absence d'images, pour un lieu qui les a célébrées pendant plus de cinquante ans, attise mon désir. Surtout, les récits que j'entends autour du vieux cinéma m'apparaissent mystérieux, voire épiques, et suscitent en moi des images fantasmées.

Le destin de Monique Crusson, la dernière propriétaire, me laisse songeuse. Une légende entoure son personnage. Je la rencontre à l'EHPAD en juillet 2020 et la sollicite pour ma démarche documentaire. Elle accepte de me revoir. Je la quitte en lui disant à bientôt. Elle décède quinze jours plus tard. De cette unique rencontre, je n'ai pas d'images. Mais il me reste la mémoire de son regard bleu clair qui s'allumait quand je prononçais le nom du Français. Et un désir très fort de lui rendre hommage, à elle, à son engagement et à cette salle de cinéma.

Le bâtiment symbolise à mes yeux tous les autres cinémas abandonnés dans les campagnes. Son destin fait aussi écho aux salles qui, aujourd'hui, connaissent une désaffection préoccupante, à la disparition progressive des expériences collectives, l'individualisme galopant. Je crois que c'est contre ça que Monique Crusson luttait déjà.

Avec ce documentaire je m'intéresse à une communauté dans son sens le plus simple, qui consiste à partager quelque chose, et à prendre soin de « son commun ». Je cherche le rôle que le cinéma a pu jouer dans le village.

En me nourrissant de l'histoire du Français, je sors de la dynamique de l'enquête et tente de recréer les conditions d'une expérience collective de l'image dans la commune. Le travail de mémoire qui initie le film m'intéresse moins pour lui-même que pour la possibilité qu'il offre de parler du présent et du futur. Il ne s'agit pas seulement de rembobiner, mais de continuer à dérouler la pellicule.



ENTRETIEN AVEC LA RÉALISTRICE

***Le cinéma, Monique et moi* commence par une enquête sur l'ancien cinéma de Paimbœuf. D'où vient votre envie de réaliser un film hommage au cinéma populaire ?**

En m'installant à Paimbœuf et en découvrant le vieux cinéma abandonné, très vite je me suis sentie liée personnellement à son histoire. Ce n'était pas vraiment rationnel, mais les premiers éléments que j'ai trouvés sur le cinéma m'ont troublée. J'y ai vu une sorte de destins croisés avec les anciens propriétaires, la famille Crusson. J'ai reconnu chez eux quelque chose de mon histoire. René, le père, avait commencé par faire du cinéma itinérant avant d'ouvrir une salle à Paimbœuf. Monique, la fille, n'a jamais voulu s'avouer vaincue malgré les difficultés financières et s'est entêtée à rester dans son cinéma contre toute logique. Et en même temps, les récits que j'entendais construisaient un mythe, avec ses élucubrations et ses mystères. C'était à la fois intrigant et excitant de tenter d'y voir clair.

Alors j'ai continué à fouiller un peu et j'ai compris qu'en fait, ce petit village de 3000 habitants avait compté deux salles de cinéma et un cinéclub de pratique amateur. Je me suis mise à espérer qu'il restait des films oubliés au fond des greniers. J'ai lancé un appel dans la presse. On m'a entre autres apporté un film en noir et blanc tourné en 1960. Dès les premières images, une petite fille apparaît, assise dans un escalier face à la Loire. C'était l'escalier de ma maison ! J'ai eu l'impression que tout me désignait, que je devais faire quelque chose.

J'avais peur - et je crains encore - que le cinéma soit démoli. L'idée est insupportable. Faute de pouvoir le réhabiliter concrètement, il fallait lui donner une seconde vie, même symbolique, pour l'ancrer dans les mémoires. J'ai ressenti la nécessité d'un film pour le rendre immortel, d'une certaine manière, pour rappeler le rôle central qu'il a joué ici. Malheureusement, le destin du cinéma de Paimbœuf n'est pas unique. Beaucoup de villages ont perdu leur salle et avec elles, c'est chaque fois du lien social qui disparaît. Alors réaliser un film sur le cinéma de Paimbœuf, c'est rendre hommage à toutes les petites salles en milieu rural, à leur fonction fédératrice et à leur dimension populaire.

L'histoire du cinéma le Français que vous faites ressurgir fait énormément écho à votre pratique actuelle du cinéma ambulante dans sa dimension collective et populaire. En quoi cette pratique vous paraît-elle importante aujourd'hui ? Que recherchez-vous dans celle-ci ?

C'est vrai que c'est assez troublant parce que le film est imbriqué de mon quotidien et que parler du film, c'est aussi parler de mon activité.

En fait, je n'ai pas toujours fait du cinéma itinérant. Avant, j'étais enseignante en lycée professionnel. Avec des collègues, dont Yan mon compagnon, nous animions un atelier cinéma. Mais après quelques années, je me suis sentie à l'étroit au sein de l'Éducation nationale. Disons que j'aurais aimé pouvoir transmettre autrement... Je voyais bien que seul l'atelier me raccrochait encore, comme certains élèves d'ailleurs.

Et puis je me posais pas mal de questions sur mon engagement politique. Je n'ai pas le courage de l'activisme ni l'âme d'une militante. Le bénévolat associatif pour des causes qui me tenaient à cœur m'avait miné le moral. Je cherchais une autre manière d'agir. Une manière douce et poétique, un battement d'ailes de papillon.

Alors avec Yan, on a décidé de faire un grand pas de côté. On a quitté emplois et logement, on a aménagé un bus (de ramassage scolaire évidemment !) et on est partis à l'aventure sur les routes avec cette idée un peu folle de créer un petit cinéma ambulante et un festival de courts-métrages, Le plein de super.

Pour moi, faire du cinéma ambulante aujourd'hui, dans une époque où l'individualisme galopant encourage plutôt la consommation de films à la maison, c'est donc un choix politique. C'est une tentative de réponse, à ma petite échelle, à un système qui isole, enferme et joue sur la peur de l'autre. Je crois que dans un idéal de paix sociale, on a besoin au contraire d'occuper l'espace public pour partager du temps ensemble. On a besoin de réenchanter le réel aussi.



Vous dites que c'est, entre autres, l'absence d'images du Français dans les archives amateurs de Paimbœuf qui a attisé votre désir de film. Quelle relation entretenez-vous avec les images, et plus particulièrement avec les images d'archives ?

Votre film est en grande partie constitué d'archives. Comment avez-vous travaillé cette matière ?

Les images nous entourent au quotidien, parfois jusqu'à saturation. Alors au moment de faire un film, je me suis posé la question de l'utilité d'en ajouter. Je n'étais pas persuadée par la nécessité de filmer les témoins qui me racontent des histoires. Je cherchais à donner une valeur universelle à leurs récits, à sortir d'une singularité paimblotine. J'avais envie d'une multitude de visages, de lieux et d'époques.

J'ai donc décidé de recycler au maximum des images existantes et j'ai cherché des films d'archives amateurs. Les premières bobines retrouvées sur Paimbœuf ont provoqué une forte émotion chez moi. Les aînés nous laissent une trace et un témoignage précieux... C'était aussi très excitant de dénicher des trésors sortis des greniers ou du fonds Ciclic patrimoine ! Le sujet s'y prêtait. Le cinéma, Monique et moi, c'est aussi un hommage au cinéma amateur pour sa dimension populaire.

Le montage n'a pas été simple puisqu'il a fallu trouver un équilibre entre les images d'hier et d'aujourd'hui. C'est d'ailleurs le son qui a guidé le montage. Mais je voulais éviter de systématiquement illustrer. J'ai cherché, quand c'était possible, la puissance évocatrice de ces images d'archives, plutôt que la véracité historique. Et puis je me suis méfiée de leur potentiel nostalgique, du « c'était mieux avant ». J'avais envie d'une dynamique lumineuse. Heureusement, les cinéastes amateurs ne manquaient ni d'humour ni d'imagination ! J'ai envie que ce passé m'inspire dans mon action au présent, pour en garder le meilleur.

À PROPOS DE LA RÉALISATRICE



Enseignante de français et histoire-géographie, Julie Rambaud rompt avec l'Éducation nationale pour se consacrer pleinement à la création d'un cinéma ambulant dédié à la promotion du court-métrage.

Après l'aménagement d'un ancien bus scolaire et une année d'itinérance au Portugal où elle lance la première édition du festival Le plein de Super, elle revient avec le bus-cinéma dans les Pays de la Loire, où le festival continue aujourd'hui encore. Coordinatrice multifonction de l'association La boîte carrée, elle assure entre autres la sélection et la programmation des films.

En 2013, elle coréalise avec Yan Rambaud *Suite à un voyageur*, collage audiovisuel inspiré d'un roman. Son émerveillement pour les images d'archives et la pellicule l'amène à son premier film documentaire autour de son nouveau port d'ancrage : Paimboeuf.

FICHE TECHNIQUE

Durée **52'**

Format de tournage **HD, Super 8**

Formats de diffusion **DCP, ProRes 422, H264**

Année de copyright **2024**

EQUIPE TECHNIQUE

Réalisation et son **Julie Rambaud**

Image **Julien Bossé, Yan Rambaud et Tangi Le Bigot**

Montage **Emmanuelle Pencalet**

Musique originale **Clémence Joly et Coline Godinot**

DIFFUSEUR

France 3 Pays de la Loire

SOUTIENS

Région Bretagne

Procirep-Angoa

CNC

Résidence CICLIC Patrimoine

LIEUX DE TOURNAGE

Paimboeuf

CONTACTS

PRODUCTION

Mille et Une Films
27 avenue Louis Barthou - 35 000 Rennes
02 23 44 03 59

Emmanuelle Jacq
contact@mille-et-une-films.fr

DISTRIBUTION

distribution@mille-et-une-films.fr

